

# SILA<sup>16</sup>

28 AU 02  
AVRIL MAI

PARC DES  
EXPOSITIONS  
D'ABIDJAN (Hall)

Thème  
LIRE POUR  
BÂTIR

# LE JOURNAL DU SILA



Salon International du Livre d'Abidjan - Mercredi 28 avril 2026 - #01

## Editorial

· Alex KIPRÉ

### Bâtir ou disparaître : le livre comme cause nationale

Bâtir. Le mot est simple, presque austère, mais il porte en lui une exigence immense. Bâtir, ce n'est pas seulement ériger des murs ou aligner des stands dans un salon du livre ; c'est refuser la dispersion, c'est donner forme à une ambition collective, c'est inscrire dans le temps long ce que l'on aurait pu abandonner au hasard. Au SILA, ce verbe prend corps. Il devient une volonté nationale, une discipline, une réponse au doute.

Le choix du Liban comme invité d'honneur n'est pas anodin. C'est un pays éprouvé, traversé de fractures, mais qui n'a jamais renoncé à produire de la pensée, à faire de l'écriture un acte de survie. Là où tout semble vaciller, il subsiste une chose irréductible : la capacité de dire, de transmettre, de tenir debout par les mots. Accueillir cette voix, c'est reconnaître que la culture n'est pas un ornement, mais une force qui résiste à l'effondrement.

Ici, en Côte d'Ivoire, quelque chose se lève. Le passage de 75 à 100 exposants n'est pas un détail statistique, c'est un signe. Le livre circule, il rassemble, il traverse les milieux et les générations. Il quitte les cercles fermés pour irriguer l'espace public. Sous l'impulsion d'Ange Félix Ndakpri, le salon s'impose comme un lieu où l'on ne vient pas seulement exposer, mais participer à une œuvre plus vaste : celle d'une nation qui choisit de se penser elle-même.

Bâtir, enfin, c'est accepter la rigueur. Cela demande de la constance, du courage et une foi lucide dans ce que l'on entreprend. Des figures comme Bandaman Maurice ou Ally Coulibaly ou Cissé Souleymane incarnent cette continuité entre la parole et l'action. Le SILA n'est plus un événement : il devient un socle. Et dans ce socle se joue quelque chose d'essentiel – la possibilité, pour tout un peuple, de se construire sans renoncer à sa pensée.

## Chers amis du livre, chers visiteurs, chers Abidjanais et Ivoiriens de toutes régions

C'est avec une joie immense et une fierté non dissimulée que je vous ouvre les portes de la 16<sup>è</sup> édition du Salon International du Livre d'Abidjan – le SILA 2026.

Seize ans. Seize éditions portées par une seule et même conviction : que le livre est bien plus qu'un objet. Il est miroir, boussole, pont entre les générations, passeport vers des horizons que l'on n'aurait jamais cru pouvoir atteindre. C'est pourquoi nous avons choisi, cette année encore, de placer notre salon sous le signe de cette belle ambition : Lire pour Bâtir.

Que Bâtir, me direz-vous ? Bâtir des esprits libres. Bâtir une société qui pense, qui questionne, qui innove... Bâtir la Côte d'Ivoire de demain – celle que nos enfants méritent, celle que nos anciens ont rêvée.

Cette année, le SILA sort de ses murs habituels pour aller à la rencontre des Ivoiriens là où ils vivent. De Bouaké à Abidjan, de l'école à la place publique, du chapiteau aux espaces culturels, cinq jours de fête du livre vous sont offerts. Gratuits. Ouverts à tous. Car la lecture est une cause natio-



nale – et nous entendons la traiter comme telle.

Cinq jours riches : journée Akwaba pour accueillir le monde, journée des Écoles pour nos enfants, journée de la République pour honorer notre engagement civique, journée de Bouaké et de la région du Gbêkê pour ancrer le SILA dans toutes nos terres, et journée des Familles pour clore en beauté cette fête collective.

Tables-rondes, masterclass, ateliers, compétitions de scrabble, slam, toasts littéraires, cérémonies officielles, hom-

mages... Le programme est dense, varié, exigeant et festif à la fois. Il y a quelque chose pour chacun d'entre vous. Je rends hommage à tous ceux qui ont rendu ce salon possible : nos partenaires, nos mécènes, nos auteurs, nos éditeurs, nos bénévoles, et chacun d'entre vous qui, en franchissant ces portes, dit oui au livre.

Bonne lecture.  
Bon SILA à toutes et à tous !

*Ange Félix Ndakpri*

## PORTRAIT – Amin Maalouf, l'honneur invité

# Le livre du journal : Dja'nvouê !

Il observe le monde comme on écoute un moteur trop puissant tourner sans maîtrise. Tout va vite. Trop vite. Et parfois, on a le sentiment que personne n'appuie vraiment sur le frein. Lui, il nomme cela autrement, avec une simplicité presque brutale : la planète avance sans retenue.

Amin Maalouf est de ces écrivains qui ne cherchent pas à accompagner leur époque, mais à la retenir par la pensée. Né à Beyrouth en 1949, il grandit dans un espace où les frontières sont déjà des tensions, et les identités des équilibres fragiles. Chez lui, rien n'est pur, rien n'est simple, tout est croisement. Et c'est précisément là que naît son regard : dans l'entre-deux.

Très tôt, il comprend que le monde ne se laisse pas lire comme une évidence. Journaliste avant d'être romancier, il traverse les secousses du siècle comme on traverse une zone instable. Conflits, basculements géopolitiques, effondrements silencieux : il ne commente pas, il observe, il accumule. Puis vient l'exil. Et avec lui, une autre forme de lucidité : celle de celui qui



n'appartient plus entièrement à aucun lieu, mais comprend mieux tous les lieux.

De cette distance naît une écriture singulière. Le roman devient chez lui un outil de reconstruction du passé, une manière de redonner chair à des vies que l'Histoire a effacées. Mais très vite, la fiction ne suffit plus. Maalouf glisse vers l'essai, là où la pensée peut se déployer sans masque. Il y interroge les identités, les dérives du monde, les fractures invisibles qui traversent les sociétés contemporaines.

Son idée centrale est simple et dérangement : les civilisations ne s'effondrent pas seulement par la guerre ou la pauvreté, mais par la fermeture intérieure des êtres. Quand une identité devient unique, elle cesse d'être vivante. Quand elle se fige, elle exclut. Et quand elle exclut, elle prépare sa propre fragilité.

Dans cette lecture du monde, rien n'est décoratif. Tout est symptôme. Les crises politiques, les crispations religieuses, les replis commu-

nautaires ne sont pas des accidents : ils sont les signes d'un déséquilibre profond. Le progrès technique avance, mais la maturité collective, elle, semble hésiter.

Et pourtant, Maalouf ne sombre pas dans la condamnation facile. Sa pensée est inquiète, mais jamais close. Il croit encore à la possibilité d'un redressement, à condition de réapprendre à penser le commun, à refuser les simplifications, à accepter la complexité comme une richesse et non comme une menace.

Il écrit alors comme on veille. Sans éclat inutile, sans posture. Juste avec cette attention constante à ce qui se défait et à ce qui pourrait encore être sauvé. Dans un monde saturé de vitesse, il choisit la lenteur. Dans un monde d'affirmations rapides, il choisit la nuance.

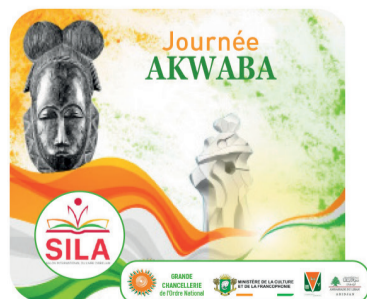
Et c'est peut-être là sa véritable place : celle d'un veilleur inquiet, debout au bord d'un monde qui continue d'avancer sans toujours savoir où il va.

ALEX KIPRE

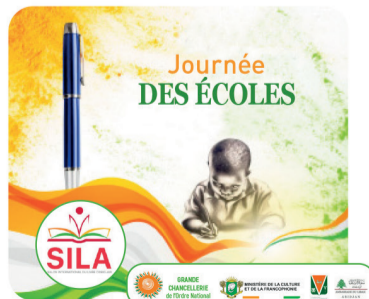
## Venez !

## Visitez !

## Vibrez !



Mardi 28 avril 2026



Mercredi 29 avril 2026



Jeudi 30 avril 2026



Vendredi 1<sup>er</sup> Mai 2026



Samedi 02 mai 2026

**LE TOP**

Les Éditions Eburnie confirment, une fois encore, leur place centrale dans le paysage éditorial ivoirien avec la parution de *Dez Gad, le jazz au bout des doigts*. Ce nouvel ouvrage ne relève pas du simple catalogue : il s'inscrit dans une ligne éditoriale exigeante, attentive à la mémoire culturelle et à la valorisation des figures artistiques. Après *BBC, mes passions*, *Le grand livre de la musique ivoirienne* ou encore l'ouvrage consacré à Meïway, la maison démontre une cohérence rare. Elle ne publie pas au hasard : elle construit, patiemment, un patrimoine.

Au-delà de la qualité des titres, c'est une véritable vision qui se dégage – presque une éthique. Celle d'un éditeur qui assume une responsabilité sociale, culturelle et historique : restituer à la nation ce que celle-ci lui offre en matière de richesse artistique et humaine. Dans un contexte où l'édition peut céder à la facilité, Eburnie choisit la profondeur. Et cette constance finit par faire autorité.



**LE FLOP**

Pendant que certains bâtissent, d'autres silences inquiètent. Le prix du meilleur critique littéraire semble s'éteindre dans une indifférence troublante. Après un seul lauréat, voilà qu'il peine à trouver preneur. Faut-il y voir une crise des vocations, ou plus grave encore, une disparition progressive de la critique elle-même ?

Car une littérature sans critique est une littérature qui se prive de miroir, donc de rigueur. La Côte d'Ivoire, si riche en plumes et en voix, peut-elle vraiment se résoudre à ne plus interroger ses propres œuvres ? L'absence de relèvement dans ce domaine n'est pas un détail : elle fragilise tout un écosystème. Écrire est un acte. Lire profondément, analyser, juger – en est un autre, tout aussi essentiel. Et aujourd'hui, ce second acte semble dangereusement manquer.



## POTINS DU SILA

Une sélection de H.M

## Tabala voit grand



On a connu Tabala Éditions dans une relative discrétion, portée en arrière-plan par la figure tutélaire du PDG de la Librairie de France. Mais en quelques salons à peine, la maison a changé de dimension. Catalogue affûté, auteurs exigeants, stratégie assumée : Tabala ne cache plus ses ambitions. Ici, on fait de la littérature, oui, mais aussi du chiffre – et sans complexe. Résultat : pour ce SILA, le stand impressionne. Large, structuré, visible. Une manière de dire, sans discours inutile : « nous sommes désormais dans la cour des grands ».

### Arsène Dally, maître des lieux

Impossible de manquer Arsène Dally. Disponible, précis, omniprésent, il orchestre l'agencement des stands avec une rigueur tranquille. Sa barbe grisonnante accentue encore cette autorité naturelle qui impose le respect sans jamais forcer le ton. Dans l'ombre des projecteurs, il tient la mécanique du salon. Et dans ce type d'événement, ce sont souvent ces hommes-là qui font toute la différence.

### Show devant le stand du Liban

Au stand du Liban, l'ambiance est donnée : ce sera chaud, vivant, débordant. Ici, pas de demi-mesure. Abass Zein et les siens promettent d'embraser le SILA – et ils tiennent parole. Depuis l'ouverture officielle mardi, le pays invité d'honneur a lancé les festivités avec une énergie contagieuse. Musique, échanges, présence affirmée : le Liban ne se contente pas d'exposer, il habite le lieu. Et le public suit.

### Plus de 100 exposants : le seuil symbolique franchi

Le cap est dépassé. Plus de 100 exposants, et la pression continue de monter. Certains attendent encore, en file, espérant un désistement de dernière minute pour arracher une place. Le SILA attire, séduit, s'impose. Il y a dans cette affluence quelque chose d'évident : quand un événement réussit, cela se voit immédiatement. Et ici, pas besoin de longs discours – dès que l'on entre, on comprend.